

En face d'elle, le garde sortait d'un buisson et s'avancait de son côté :

— Ah ! madame la marquise, quel coup j'aurais pu faire ! Les avez-vous vues ?..... c'étaient des cigognes !..... j'ai tiré trop tôt !

Livadia semblait se contenir à grand'peine et, regardant avec colère le pauvre garde qui ne pouvait pas la comprendre :

— Pierre, lui dit-elle, si vous les aviez tuées, je vous aurais chassé sur l'heure.

Le vieux garde laissa tomber ses deux bras, et la crosse de son fusil heurta la terre avec un bruit sourd. Livadia le regarda un instant, puis, dédaignant tout effort pour lui faire comprendre sa pensée, elle lui tourna le dos et reprit le sentier qui la ramenait à Langelle.

Quand elle arriva au château, ses sourcils froncés témoignaient de sa colère ; elle traversa rapidement le vestibule, entra dans le salon avec un mouvement brusque, et vit sa belle-mère et Louis qui lisaient tranquillement au coin du feu. A sa vue, ils relevèrent la tête, et Livadia leur jeta sourdement ces mots :

— Il arrivera malheur à Langelle ! on a voulu tuer les cigognes !

Louis s'approcha d'elle ; il eut peine à lui faire expliquer la scène qui l'avait si douloureusement frappée ; une sombre irritation, une crainte superstitieuse l'avait saisie, et tout à coup, sans qu'elle pût les retenir, des larmes folles jaillirent de ses yeux. Longtemps après, quand elle se sentait oppressée sans savoir pourquoi, quand il lui semblait sentir l'aile sombre des pressentiments qui la frappait au visage, elle murmurait encore en elle-même :

— Ils ont voulu tuer les cigognes !

VIII

Quelques mois se passèrent ainsi, et les relations de chaque jour entre les trois habitants du château devenaient de plus en plus tendues. Livadia était d'une humeur sombre et violente qui ne souffrait aucune contradiction ; tout l'irritait, tout la blessait. Parfois elle passait de longues heures dans un silence voulu, indifférente à tout, absorbée dans de ténébreuses pensées qui assombrissaient sa beauté ; d'autres jours elle était agressive et amère, et cherchait à heurter Louis à tout ce qu'elle savait lui être cher. Elle redoutait surtout ce qui pouvait avoir une apparence d'intimité avec son mari ou sa belle-mère ; elle gardait pour elle toutes les lettres de son père et de sa tante qui lui arrivaient d'Italie, les relisait avec avidité, et s'abîmait ensuite dans de longues rêveries. Louis vivait près d'elle comme un étranger, se rendant compte qu'il ne possédait ni son cœur ni son esprit, et tremblant comme un enfant devant cette situation menaçante. La marquise se mêlait le moins